Gerade gestern : vom allmählichen Verschwinden des Gewohnten [Martin Mayer]

Autor(en): **Müller, Jürg**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger**

Band (Jahr): **45 (2018)**

Heft 5

PDF erstellt am: **30.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

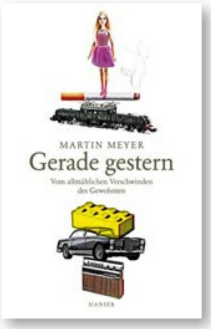
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La disparition des crocodiles et de bien d'autres phénomènes



MARTIN MEYER:
«Gerade gestern: Vom allmählichen Verschwinden des Gewohnten», Éditions Carl Hanser, Munich 2018, 320 pages, CHF 36.90

Il y a longtemps, il existait des crocodiles au Saint-Gothard. Il ne s'agissait pas de frais reptiles mais des locomotives des trains de marchandises d'une puissance inimaginable. Elles devaient leur nom à la forme de leurs deux longs châssis articulés, puissamment motorisés. Quand un de ces mastodontes grimpait péniblement les rampes, ponts, tunnels hélicoïdaux de l'ancienne ligne ferroviaire du Saint-Gothard, le moment était au recueillement: «La rotation des tringleries produisait un vacarme strident rythmé, la section centrale semblait vibrer et tanguer sans relâche. (...) Leurs feux se détachaient sur le paysage qu'ils scrutaient, attentifs». Dans les années 80 pourtant, ces reptiles devaient s'effacer devant le progrès technique.

Martin Meyer part dans les 86 petits textes du livre sur la trace du passé et fait revivre toute sorte de techniques, objets, habitudes, usages, modes, phénomènes culturels, locutions et curiosités disparus ces dernières dix, vingt ou trente années. Des choses et événements qui hier encore *Gerade gestern* (titre du livre) étaient présents. L'occasion pour Meyer, né en 1951, de laisser vagabonder ses pensées à la recherche de ce qui nous a entourés et qui a progressivement disparu.

«Peu à peu» est la notion clé chez Meyer: les grands bouleversements soudains et imprévus sont rares dans notre histoire. Les changements dans notre vie de tous les jours s'opèrent imperceptiblement jusqu'au jour où nous constatons que quelque chose a disparu. Le fumeur de pipe par exemple qui n'arpente plus nos rues. Ou bien le playboy dont la notion même a disparu. Malgré le smartphone et l'addiction au selfie, vous pouvez encore acheter des cartes postales. Mais pour combien de temps encore trouverons-nous ces petits bonjours venus tout droit des vacances dans nos boîtes à lettres?

L'objet de chacun des courts textes sert souvent de point de départ pour mieux observer et pour y réfléchir. Même la face nord de l'Eiger n'échappe pas à Meyer et l'inspire à développer des considérations sur l'existence. À une époque, le rocher haut de 1800 m constituait «la coulisse parfaite de l'imaginaire de l'horreur», ne fut-elle pas le théâtre d'innombrables drames épiques observés par le public. Mais la vaste scène alpine n'est plus et à un moment donné, même la face nord a disparu. Les alpinistes ne luttent plus durant des jours entiers pour se rendre maître de la verticale. Grâce à leurs équipements haut de gamme, ils traversent la paroi parfois en quelques heures.

Meyer n'est ni nostalgique ni pessimiste culturel. Toujours est-il que l'auteur ne peut s'affranchir d'une légère mélancolie délicatement emballée dans des textes magnifiques. JÜRG MÜLLER

Au sommet, tout en doutant de soi

SEBESTIAN BOHREN
J. S. Bach:
Sonatas & Partitas, BWV 1004–1006, RCA/Sony 2018.
Equal: Beethoven:
Concert pour violon, Mozart et Schubert, Chamber Artists, Sony 2015

Il a le verbe flamboyant ce qui lui donne parfois un air prétentieux. Effectivement, si l'on n'est pas tout ouïe en écoutant le violoniste Sebastian Bohren, né en 1987 à Winterthur, on pourrait le prendre pour un maître de l'exagération, imbu de sa personne. Ce serait cependant mal le connaître. Malgré ses succès, que ce soit au sein du «Quatuor Stradivarius» ou comme soliste: Ses succès sont le fruit d'innombrables nuits passées à douter de soi, de moments d'abattement qu'il ne cache pas à son interlocuteur. Mais quand un musicien ne doute plus, alors, il ne devrait plus toucher à son instrument. Bohren n'est pas de ceux-là. Il cherche, triomphe et – rejette.

Cet été, il a fait ses débuts au Festival de Lucerne. Il a enregistré une Sonate pour violon seul et deux partitas de J. S. Bach: le CD est un des sommets de la littérature violonistique – des œuvres empreintes de sobriété et de perfection. Bohren les joue avec une évidence rayonnante. Le son est plein, le coup d'archet puissant, le violoniste fait preuve d'une relecture maîtrisée de ce que peut être la transposition de la polyphonie sur quatre cordes. Mais le doute persiste et est perceptible, il s'égare pour revenir d'autant plus puissant et détendu. C'est comme s'il se posait la question: «Et si j'empruntais cette voie qui pourrait mener au ciel?»

Il y a trois ans, Bohren relevait un autre grand défi pour violonistes. Pour l'enregistrement du CD, il se fondait littéralement dans le Concerto pour violon de Ludwig van Beethoven: en exprimant son immense respect vis-à-vis de l'œuvre favorite de tous les violonistes – et sa connaissance profonde des enregistrements de ses grands précurseurs: Gidon Kremer, Anne-Sophie Mutter, Nathan Milstein, etc. Il a réussi à s'affirmer en créant quelque chose qui lui est propre. Afin de s'évader de l'ambiance stérile du studio, l'orchestre et le soliste se sont exilés durant une semaine sur l'île de Rheinau. Durant les répétitions auxquelles le public était convié, les musiciens tentaient de se dépasser. Satisfait, Bohren constata : «Le public doit sentir que les gens qui sont là à l'œuvre jouent pour leur survie.»

Tout en se morfondant et étant assailli de doutes, Bohren connaît ses forces. Il sait que la modestie n'est pas la vertu requise pour être le meilleur des violonistes. Lorsque l'on assiste à un concert de Bohren, on se trouve face à un artiste qui exprime sa vénération devant l'œuvre telle une profession de foi. Bohren lutte avec l'œuvre, la cajole, la conteste et se fond en elle: il vénère l'œuvre dans chacun de ses sons, aussi bien sur le CD de Beethoven que sur le nouveau CD de Bach. Si vous aimez la perfection lisse, abstenez-vous. CHRISTIAN BERZINS